

Simon JANKELEVITCH
Révolution et tradition
J. B Janin, Paris, 1947

« Lire, c'est s'exercer à la gratitude » nous dit l'historien Patrick Boucheron¹, dans sa conférence inaugurale au Collège de France².

C'est ce que je ressens à chaque fois que je referme un ouvrage de Vladimir Jankélévitch. Son humanisme, son style à la fois extrêmement personnel mais pas narcissique, son engagement sensible sans pourtant se mettre au centre du monde, et tant d'autres choses encore, font que, d'accord ou pas d'accord avec ce que je lis, j'ai l'impression de m'humaniser en le lisant. Comme cela – s'humaniser- c'est une exigence, j'y vais à petite dose, conscient de ne pas être à la hauteur.

Mais là, ce n'est pas lui qui tient la plume, c'est son père, Simon³, juif émigré de Russie, médecin, et premier traducteur de Freud. Et il y a un véritable air de famille, dans les styles et dans la capacité à penser librement, entre cet écrit du père et les œuvres du fils... et j'éprouve la même gratitude pour l'un et pour l'autre...

Dans cet ouvrage, paru juste après la guerre, Simon Jankélévitch resitue l'idée de révolution comme la « recherche du paradis perdu, rétablissement de la vraie et saine tradition »⁴, plaçant ainsi d'emblée l'esprit révolutionnaire comme une forme du traditionalisme. Le révolutionnaire est ainsi vu comme un idéaliste à la recherche d'un passé parfait qu'il faudrait retrouver. A ses côtés, il y a le traditionaliste réactionnaire qui, lui, ne recherche pas le changement, mais au contraire, veut maintenir ce qui est et refuse de s'adapter. Et ces deux-là sont très différents des « progressistes » qui ne savent pas vraiment quelle finalité ils poursuivent, se souciant surtout d'avancer, le progrès lui-même étant leur finalité. Ils ne nous promettent donc aucun projet de construction d'un monde particulier. Ce sera celui que l'évolution de la science et des techniques nous apportera. Et Simon Jankélévitch ajoute avec justesse « nous ignorons totalement où il (le progrès) pourra nous conduire dans un avenir plus ou moins éloigné : vers une catastrophe apocalyptique ou vers la félicité édenique. »⁵ Pour S.J. on ne peut séparer révolution de la vie sociale et révolution des idées. Il s'attache à suivre l'évolution de ces dernières en occident au fil des siècles. Le XVII^e a ainsi vu la mise en question des dogmes imposés comme l'était aussi l'ordre social par l'émergence du libre examen et de la pensée critique. Le XVIII^e, avec Rousseau, a fait de l'homme un animal social, ayant des « droits naturels ». Et le XIX^e, « d'une fécondité extraordinaire », a vu se développer trois idéologies en parallèle : celle du marxisme réfléchissant à l'articulation de l'homme et de la société via la production économique, celle du darwinisme réintégrant l'homme dans l'ordre de la nature par la théorie de l'évolution, et le nietzchéisme questionnant l'humanité de l'homme. Ces trois idéologies sont exposées et critiquées. Et à leur propos, S.J. ajoute, en humaniste qu'il est, « il en est des facteurs économiques comme des facteurs biologiques : de ce qu'ils façonnent la vie humaine, on aurait tort de conclure qu'ils en rabaisent la valeur. » Il prend cependant en compte les multiples déterminations de l'homme, mais

¹ Auteur, entre autres, de *L'exercice de la peur, usage politique d'une émotion*. PUF Lyon,

² <http://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/inaugural-lecture-2015-12-17-18h00.htm>

³ Samuel Jankélévitch (1869-1951), médecin de profession, a aussi traduit Hegel, Malinowski et Otto Rank.

⁴ p 14

⁵ p 23

en les réintégrant dans une transmission, un héritage, une histoire « *quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, l'homme est et sera toujours une résultante, un produit ; s'il en était autrement, chaque homme recommencerait pour son propre compte l'histoire de son espèce* ». ⁶ Ce qui impose création à partir de ces données multiples, et donc l'idée d'une liberté, relative certes, mais réelle et créative fait son apparition.

A cette liberté de l'individu s'opposent les totalitarismes qui se sont développés si fortement au XX^e siècle. Comme à l'habitude, lorsque je lis des descriptions de réalités parallèles, j'aime bien faire des tableaux. Voici celui que j'ai construit à partir du texte en ce qui concerne les trois formes que Simon Jankelevitch compare.

Totalitarisme Russe	Totalitarisme Allemand	Totalitarisme Italien
Base économique	Base naturaliste biologique	La latinité comme base
Le monde de la production les classes sociales	Les communautés de sang la race	Une communauté de culture
La dictature du prolétariat	La soumission à l'élite raciale	La soumission au chef, l'élite minoritaire
Rupture avec le passé	Fierté et lien au passé	L'impérialisme romain La supériorité culturelle latine
Unité et pureté par les purges et le goulag	Unité et pureté par l'épuration ethnique les camps de concentration et d'extermination	Unité et pureté par le rejet, la domination et la prison

Pour S.J le totalitarisme a été porté par le désir d'arriver à une liberté absolue, impossible en pratique mais « *théoriquement possible* ». Par un moyen : « *une fusion de l'individuel et du social, tellement complète et totale que l'individu ne ferait qu'un avec le groupe dont il fait partie, que, sans subir ou ressentir la moindre contrainte, il penserait spontanément et naturellement en toutes choses ce que pense le groupe* » Mais alors, cette liberté absolue « *équivaldrait à l'absence de liberté* ». ⁷ Si cette harmonie totale entre l'individu et son environnement reste le reflet du paradis perdu, un monde où tout est « *don gratuit* », S. Jankélévitch fait l'hypothèse que c'est de la lutte entre la nécessité sociale et les besoins et désirs individuels qu'est très probablement née l'idée de liberté : « *l'apparition de la nécessité devait forcément entraîner la naissance du besoin de liberté.* » ⁸ Et sa conclusion est, là encore, éclairante pour nos temps de libéralisme triomphant et de pseudo-débats « gauche-droite » : « *tant que le monde restera tel que nous le connaissons, toutes les tentatives d'étouffer la liberté sous le poids de la nécessité, de déraciner le besoin de liberté en invoquant les exigences de la vie sociale, resteront aussi vaines que celles de réaliser le règne de la liberté absolue, exclusive de toute nécessité. Dans le premier cas on n'aboutirait qu'à faire régner un ordre de cimetière, dans le deuxième un désert chaotique. Dans ce monde, où tout est relatif, nous sommes obligés de nous contenter d'une liberté relative et de subir une nécessité également relative.* ». Entre cimetières et déserts, devons-nous vraiment choisir ? Ou inventer une autre utopie ?

⁶ p 162

⁷ p 211

⁸ p 216